

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI 24 FÉVRIER 1852.

PREMIÈRE PARTIE.—De la Constitution Française (suite).

FEUILLETON.—Le Forgeron d'Anvers (suite).

NOUVELLES RELIGIEUSES.

SA SAINTÉTÉ A NOMMÉ, par un bref apostolique, le très Rev. J. O'Connell à la dignité de provincial des Capucins dans toute l'Irlande.

EGYPTE.—En nous annonçant l'abjuration d'un Syrien et d'une femme copte, notre correspondant d'Alexandrie, dit l'Ami de la Religion, regrette amèrement que l'intolérance du gouvernement turc met un obstacle presque insurmontable aux conversions des mahométans.

On lit dans l'Univers:—Le Journal de Rome a annoncé que le Saint-Père avait béni, le 4 janvier, dans la chapelle privée, un trousseau à la jeune princesse qui vient de mettre au jour la reine d'Espagne, en présence des cardinaux palatins, des prélats de la Cour et de M. le ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Catholique près le Saint-Siège.

Nouvelles de Rome.

On lit dans l'Univers:—Le Journal de Rome a annoncé que le Saint-Père avait béni, le 4 janvier, dans la chapelle privée, un trousseau à la jeune princesse qui vient de mettre au jour la reine d'Espagne, en présence des cardinaux palatins, des prélats de la Cour et de M. le ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Catholique près le Saint-Siège.

C'est un touchant usage que celui rapporté par cette cérémonie. Il remonte aux temps les plus empreints de l'esprit catholique, à ces siècles où les souverains renonçaient volontiers l'orgueil de leur couronne devant la majesté supérieure de la tiare pontificale, et demandaient, comme de simples frères, la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ et pour la conduite de leur royaume et pour les membres de leur famille.

L'Espagne, si profondément catholique, ne pouvait laisser périr une tradition si chrétienne et si conforme aux sentiments de piété qui distinguent si particulièrement ses souverains. La reine Isabelle, malgré les malheurs des temps et les secousses qu'éprouva l'Église dans sa patrie, s'est ressouvenue de cette coutume chère en tout temps aux reines d'Espagne. Elle a fait prier le Pape de bénir les langes dont doit être revêtue la jeune princesse que le Ciel a donnée à ses vœux ardents.

Les langes sont d'une finesse incomparable, les dentelles sont du plus grand prix, les couvertures du royal berceau sont admirablement brodées en or; mais l'objet le plus précieux est un reliquaire du plus riche et au plus élégant travail. Il renferme une parcelle considérable de la sainte crèche de Notre Seigneur, que l'on a conservée, comme nous le disions dernièrement, dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, appelée aussi, à cause de cette circonstance, la basilique de la

crèche. Ce sera un trésor inappréciable pour la jeune princesse et le souvenir le plus précieux parmi ceux qui se rattachent à sa naissance.

Toutes ces richesses, après avoir été bénies par le Saint-Père et consacrées en quelque sorte par la belle prière que l'Église emploie pour cette touchante fonction, ont été soigneusement rangées dans un coffre du plus beau travail; un courrier est parti pour porter à la reine d'Espagne ce trousseau vraiment digne, par sa magnificence, du grand Pontife qui l'a béni, et de la princesse à qui il est destiné.

Dans les jours d'anarchie où nous vivons, au milieu de ce mépris universel pour l'autorité et pour la majesté souveraine, il n'est pas indifférent de faire remarquer dans quelle haute estime l'Église a toujours tenu la personne et le pouvoir des monarques catholiques. Aussi, tôt que naît un prince ou une princesse destinée un jour par sa naissance à porter le sceptre royal, l'Église entoure son berceau de bénédictions; elle consacre en quelque sorte les langes qui doivent couvrir ses membres déliés et protéger sa vie si tendre contre tous les dangers des premiers mois; elle met sous la protection spéciale du ciel cette créature si frêle et si précieuse dans les vœux de la foi et pour le bonheur des peuples; elle donne ainsi la marque la plus éclatante de son respect pour ceux que Dieu destine à devenir un jour les pasteurs de son peuple et les chefs d'une partie de son royaume terrestre.

Le rev. H. L. Richards, du clergé épiscopalien d'Ohio, a résigné sa place de ministre, pour entrer à ce que l'on rapporte, dans le sein de l'Église catholique.

Le sujet énoncé dans ce titre est celui d'une lecture pleine d'intérêt qui fit il y a peu de temps le Dr Bryant, à Philadelphie, devant le Philadelphia Catholic Institute.

Le sujet énoncé dans ce titre est celui d'une lecture pleine d'intérêt qui fit il y a peu de temps le Dr Bryant, à Philadelphie, devant le Philadelphia Catholic Institute.

M. Bryant, profondément pénétré de son sujet, l'appuya sur cette vérité que le catholicisme est le seul auxiliaire né de la vraie civilisation. L'Église catholique elle seule amène la conversion des peuples payens, qu'elle civilise. Toute vraie civilisation qui existe au dix-neuvième siècle dérive de l'Église catholique, et tout ce qui n'en vient pas ne peut être appelé véritable civilisation—tel que le protestantisme ou son synonyme l'infidélité—ne tendant, à des degrés divers, qu'à détruire la civilisation chrétienne, c'est-à-dire, la vraie civilisation, et à ramener les hommes à la barbarie primitive.

Embrassant ensuite dans un aperçu général les nations qui à différentes époques reçurent les doctrines du christianisme, il démontra que ceux d'entre les peuples d'abord chrétiens qui

faillirent dans leur foi retournèrent ensuite à leur état de barbarie première. L'Asie ne fut une fois chrétienne et civilisée, mais elle échangea sa foi contre l'hérésie du Nestorianisme, et cette Église d'Asie, n'apparaissant si florissante, qui avait produit un Chrysostôme, un Cyrille, un Origène, un Tertullien, et une foule d'hommes saints et de femmes saintes, se trouve aujourd'hui rayée du livre de l'histoire; d'elle maintenant il ne reste plus que le nom des sièges autrefois occupés par les saints évêques qui enseignèrent les doctrines de l'Église catholique. L'Asie-Mineure et toute la portion orientale de l'empire romain, eurent aussi leur temps de christianisme et de civilisation, mais, infectés à leur tour par l'arianisme et par d'autres hérésies, ces contrées s'usèrent contre l'Église, et, depuis ce début dans leur décadence, elles en sont arrivées à la barbarie. Mais il n'en a pas été de même des nations qui ont conservé intacte la foi du Christ; et cette vérité devient évidente par le fait que toutes celles qui, ayant appartenu dès les premiers temps à l'Église catholique, ont gardé leur foi, figurent maintenant au premier rang des nations renommées de la chrétienté.

L'Église catholique tient de son divin fondateur certains attributs qui servent à la caractériser dans tous les temps. Il en est deux particulièrement sur lesquels appuya le disertateur comme ayant une relation étroite avec son sujet:—l'unité et la perpétuité du catholicisme, qui le rendent essentiellement propre à conserver la République. Après s'être étendu quelque peu sur ces deux caractères de l'Église, et avoir prouvé que toutes les autres formes de religion se détruisent et s'évanouissent, il mit dans son jour l'immuable solidité de l'Église. Nous ne pouvons mieux faire que de traduire ici les paroles dont il fit usage:

Seule en ce cas, dit-il, l'Église catholique, cimentée par l'unité et scellée du cachet du ciel, la perpétuité, se rit de la décadence, ignore toute dépression, et partant, dans le moment même où il semble qu'elle ait été balayée sans retour, renaît comme le Phoenix, de ses propres cendres et reprend une vigueur et une vitalité nouvelles. Les Goths, les Vandales, les Huns, les Suédois, ces barbares du septentrion, s'abattirent sur ses plus fertiles provinces et les désolèrent; mais guidée de la puissance d'en haut, elle se relève, immortelle, de sa désolation, rallie sous la bannière de la croix et convertit ses oppresseurs amollis ces nations sauvages et rétablit l'Église dans une gloire qui efface la première. Et lorsque, dans les âges postérieurs, surgissent les affreuses tempêtes du seizième siècle et qu'une fois encore un frein trouble son repos sacré, et déchire avec rage le sein déjà cruellement transpercé de sa mère spirituelle, celle-ci néanmoins, immortelle, se relève comme elle le fut auparavant, étend ses bras maternels jus qu'aux rives opposées de l'Océan et répare surabondamment cette perte en réunissant dans l'azile de la foi les innombrables millions d'hommes qui peuplent tout un continent. Et sous quel aspect s'offre-t-elle maintenant, au dix-neuvième siècle? Tandis que ceux qui travaillent en vain à la détruire voient leurs forces s'effriter par des divisions suicides, tandis que l'Allemagne où le protestantisme moderne fit ses débuts, est rapidement entraînée à l'infidélité, que la révélation divine et interprétée par les règles de la science humaine les miracles qui prouvent la mission du fils de Dieu—tandis que Genève conteste la divinité du Christ—tandis que les communistes de l'infidélité en France y préparent leurs folles entreprises contre toutes les religions—tandis que les socialistes d'Angleterre et ceux du nord de l'Amérique ainsi que les infidèles et les républicains rouges de tous les pays cherchent à rompre tous les freins tant de lois humaines que des lois divines, l'Église catholique se tient en équilibre et ferme, seule puissance conservatrice de l'Europe et du monde, vivace comme au temps de sa jeunesse, agile comme l'aiglon, vigoureuse comme le coursier des batailles, aussi forte dans son unité, ayant sur son front vénérable sa perpétuité écrite en caractères aussi lisibles et ses phalanges plus nombreuses et s'accroissant à mesure qu'elle avance, elle-même du zèle posthume dont elle était inspirée au temps où son divin maître lui conféra pour la première

fois la mission de parcourir le monde afin de le convertir.

Le disertateur fait un exposé analytique de la civilisation. L'objet de sa proposition est d'établir que la vraie civilisation ne peut avoir d'autre base que l'acquisition et la pratique de la vraie religion, sans les vertus sublimes de laquelle, ou sans l'innombrable clarté qu'elle inspire, la moralité élevée qu'elle enseigne, l'instruction qu'elle donne, les freins salutaires qu'elle impose et les saints mais sévères commandements qu'elle proclame, nous serions inférieurs aux payens de la Grèce et de Rome, puis, ceux-ci possédant de ces avantages accidentels qui reposent entièrement sur l'énergie de l'homme, beaucoup plus que nous n'en possédons. Si donc la vraie civilisation ne s'acquiert qu'avec la connaissance et la pratique de la vraie religion, c'est à dire, le véritable christianisme, ce qu'on ne savait contester—il s'ensuit qu'un peuple tout-à-fait dépourvu de ce phare éclatant et civilisateur, doit être que barbare. Partant, si l'on suppose qu'il y ait lieu d'affirmer que le peuple Américain est absolument en dehors du vrai christianisme, comment éviterait-on d'en venir à cette conséquence logique qu'il forme un état barbare? Sa propre admission l'antène à tirer cette conséquence.

Au surplus, si la civilisation a pour père le christianisme, tout ce que l'on pourrait dire d'un peuple dont une partie le reçoit et l'autre le rejette, c'est que la civilisation d'un tel peuple n'est que partielle; et que si ce même peuple, étant barbare, s'achemine dans la voie de sa conversion au christianisme, il travaille par là-même à se civiliser, tandis qu'ayant une fois été converti, s'il tend à se détacher du christianisme, on qu'il le rejette, il s'éloigne par là de la civilisation et marche en rétrogradant vers la barbarie. Maintenant, on ne prétend pas que la nation américaine soit absolument étrangère au christianisme, mais l'on affirme qu'une partie de la nation l'accepte, tandis que l'autre le repousse. Le peuple américain n'est donc pas, au point de vue religieux, dans un état normal. On y remarque une fluctuation religieuse, des transitions et des essais divers de religion par le passage de l'une à l'autre, et de quelque chose à ce qui n'est rien. Est-ce là un peuple barbare en travail de conversion au christianisme? Évidemment non. Il y a donc ici soit un peuple, soit une agglomération de peuples qui, de chrétiens qu'ils furent, s'efforcèrent aujourd'hui dans des mesures diverses, de se soustraire aux lois du christianisme; les uns y adhèrent un peu, d'autres davantage, et plusieurs les rejettent tout à fait. S'il en est ainsi, c'est donc là un peuple qui tend, avec plus ou moins de célérité, à devenir barbare, et, conformément à la proposition émise en premier lieu, s'il n'est contenu par le vrai christianisme jusqu'au point de revenir à la pratique de ses devoirs sacrés qu'il impose, la barbarie sera définitivement son partage.

À ce point de sa dissertation, l'auteur fait un tableau de religions diverses qui se pratiquent aux États-Unis, en les envisageant comme sources fécondes dont l'erreur profite, et qui, loin de préserver la nation de la barbarie, sont autant d'éléments qui la facilitent en la hâtant. Jetant ensuite un coup d'œil sur les sectes qui pullulent dans toute l'étendue de l'Union, M. Bryant mit mettre dans cette partie de sa tâche un intérêt que nous regrettons de ne pouvoir aujourd'hui faire ressortir. Mais nous reviendrons dans notre prochain numéro sur les autres parties de cette lecture dont ce qui précède n'est qu'une portion assez minime.

Il y a peu de jours, nous reproduisons du Journal de Québec un article tiré du North American dans lequel cet organe haut-canadien du ministère exprimait certaines espérances évidemment favorables aux idées clear-grits, qu'il partage et dont il est en même temps le défenseur.

Sur ce point particulier touchant le North American, notre manière d'interpréter l'article en question ne diffère pas de celle du Journal. Nous savons que le North American est des plus persistants dans ses doctrines; nous lui connaissons même une disposition réelle et très prononcée à les soutenir, s'il le faut, en dépit du ministère et à l'encontre de la situa-

tion dont il est l'organe. Si l'on exigeait de nous la preuve de cette assertion sur le compte du North American, nous la trouverions sans peine dans les colonnes de ce journal.

Au reste, quel que puisse être en ce moment l'effet des singulières manifestations que se permet le North American, ou la nature des indices qu'elles forment dans l'opinion, nous n'en tirons aucune induction défavorable à la stabilité de l'administration; nous les prenons à l'état d'indices, ne sachant si le journal en question essaie de se tromper lui-même en abusant du public, hésitant d'ailleurs à prendre ces memos d'une source privée pour l'apparence d'un danger réel, et nous refusant à croire en définitive que la réverte combinaison ministérielle ait pu avoir lieu sans que les membres du cabinet se soient entendus au moins sur les points essentiels des différences qui existent entre les prétentions du parti clear-grit et les justes droits du Bas-Canada.

Cette explication donnée, nous devons à cette même cause du Bas-Canada dont de près ni de loin, nous n'abandonnerons jamais la défense, une preuve nouvelle de l'appui du sentiment que nous émettons au sujet des dispositions du North American:

« Qui peut décrire, dit ce journal dans un article récent, qui peut décrire ou compter les malheurs qu'amènerait pour le pays une combinaison impie et sans principes des Canchons ennemis du progrès, instruments des prêtres du Bas-Canada, et des toristes et autres partisans de l'union entre l'Église et l'état dans le Haut-Canada, etc. »

Nous ne faisons que répéter une observation du Toronto Mirror en remarquant l'hostilité qui respire dans ces quelques lignes contre les intérêts catholiques du Bas-Canada.

On bien la pensée du North American est celle d'une république par M. M. Morin, Caron, Taché et Drummond des droits du clergé catholique qui, à leurs yeux, ne comptent pour rien, ou bien il croit que les prétendus réformistes appelés clear-grits, dont il est l'organe, et que représentent dans le cabinet M. M. J. P. et Cameron, ont exigé pour condition de leur alliance avec ceux du Bas-Canada, que l'on fasse table rase de la religion et de ses ministres. — Pour un journal tel que le North American, on sait assez ce que signifient sous la plume qui le rédige les termes instruments des prêtres. Ils n'expriment rien moins que les propensions frénétiques de ces dissidents sans civisme et sans foi, ridiculement copiés par le Montreal Witness, qui réclament dans un pays de liberté, l'annihilation sociale et politique du clergé en même temps que l'oppression légale de la population catholique du Bas-Canada.

Les niveleurs clear-grits veulent un système d'écoles mixtes, non que celles-ci leur soient d'un plus grand bien, mais parcequ'elles mettent nécessairement en péril la foi des catholiques et nuit à la véritable liberté de conscience. Ce qu'ils appellent hypocritement l'union de l'Église avec l'état, contre laquelle il protestent, n'est autre chose que le droit exercé par la législature d'autoriser un système qui laisse à chacune des sectes dissidentes la direction de ses propres écoles. On ne croirait pas, si l'on n'en avait de tels exemples sous les yeux, qu'une législation aussi équitable put être signalée comme un grief par des individus qui s'insurgent contre l'autorité du droit et de la loi sous le prétexte de religion. La religion, à ce qu'il paraît, n'exige pas l'oppression inutile du peuple catholique pour le plaisir des ennemis qui lui font la guerre. L'outrecuidance des niveleurs du Haut-Canada et l'iniquité de leurs plans désorganisateur assurent d'avance contre le succès qu'ils se promettent. On sait aussi qu'une section notable de ces hommes, tout en repoussant le droit du clergé catholique à la protection commune, consentent néanmoins à ce que la législature intervienne expressément pour le dépanner. Mais il est tels d'entre eux qui seraient prêts à en user à l'égard de toute espèce de religion de la manière qu'en agissent certains mulotiers envers la malheureuse bête de somme qu'ils malmenent tant et comme il leur plaît.

THE CADET.—Un journal paraîtra sous ce titre.

épauls. A son côté pendait une longue rapière, dont le fourreau et le pommeau étaient si artistement travaillés, qu'il était évident que cette arme n'était là que comme ornement.

Ainsi se pavant dans la rue, infiniment satisfait de sa personne, Jean-Louis de Bus, certain de l'effet merveilleux qu'il devait produire. Le sang de Quentin bouillonnait dans ses veines, et il eût donné beaucoup pour pouvoir punir la vanité de cet être qui lui était odieux. Marguerite, en apercevant son prétendant, s'était vivement retirée de la fenêtre. Était-ce déplaisir? Était-ce joie? Quentin se le demandait avec anxiété. Mais le jeune ébégé était arrivé devant l'atelier, et là, les forgerons, peut-être pour lui faire noise, avaient étalé leurs ustensiles de manière à ce que le passage s'en trouvât embarrassé.

—Place! s'écria l'étranger, en poussant l'ouvrier qui se trouvait le plus près de lui.

—Oh! oh! répondit celui-ci, monsieur est pressé, à ce qu'il paraît, et il est trop grand seigneur pour attendre un instant que nous nous retirés sans fr.

—Attendez! vaurien! un homme comme moi attendra! et il le voulait rudement passer outre. Mais Quentin s'élança vers lui sa barre de fer à la main.

—Vous qui traitez mes camarades de vauriens, je voudrais bien savoir ce que vous valez vous-même! et de quel droit vous osez nous injurier?

L'étranger recula; la stature menaçante du jeune homme, ses yeux flamboyants

fer qui avait sa main, tout cela le toubla d'une manière étrange:

—Laissez donc! Laissez donc! cria-t-il; quelle mauvaise plaisanterie! et, en disant cela, il avait atteint la porte et s'était perdu de toutes ses forces après la sonnette.

—Lâche! lui cria Quentin irrité; et il jeta à ses pieds sa barre de fer, qui tomba bruyamment sur le pavé.

Jean-Louis poussa vivement la porte derrière lui, et les forgerons accompagnèrent de rires inmodérés son entrée dans la maison de Vrindt. Quentin seul ne nait pas. C'était son rival! — Et Marguerite aimait ce jeune homme? Oh! bien Marguerite serait-elle victime?

Chacune de ces hypothèses lui paraissait affreuse, et il retomba dans de désolantes pensées. Sa douleur augmentait de plus en plus, et ses camarades, voyant son extrême abattement, prirent compassion de lui et lui conseillèrent de rentrer chez lui. Il essaya encore de travailler, voulant attendre la sortie de l'incendia, mais sa main fatiguée ne pouvait plus soulever le marteau, et l'heure de midi ayant sonné sans que l'étranger eût reparu, Quentin se décida à se retirer, mais avec mille angoisses.

Cet étranger, pensait-il, va donc passer la journée entière chez de Vrindt? Serait-ce aujourd'hui les fiançailles? Adoubé par cette dernière idée, il pouvait à peine se soutenir, et il fallut qu'un de ses camarades le conduisit à sa vieille mère, qui fut péniblement frappée du progrès qu'avait fait la maladie de son fils.

De Vrindt cependant avait reçu son hôte avec la plus grande politesse, et, remarquant en lui les signes d'un trouble extrême, il lui demanda si quelque chose de désagréable lui était arrivé? De Bos fabriqua vite une petite histoire, racontant qu'il avait voulu punir comme ils le méritaient les forgerons qui s'étaient montrés impertinents, mais que les supplications des passans lui avaient fait remettre son épée dans le fourreau, quelque bonne envie qu'il eût de s'en servir. De Vrindt crut remarquer un sourire moqueur chez un élève, qui, assis près de la fenêtre, avait pu tout voir; et d'ailleurs, la pâleur du cavalier et le tremblement de sa main, rendaient assez peu vraisemblable sa version.

Le maître se remit à son chevalet, et de Bos, à côté de lui, ne cessa de s'extasier en style fleuri sur l'état de ses couleurs, sur la richesse et l'exactitude avec lesquelles étaient rendus les plus petits ornements des armes et des meubles. De Vrindt l'écoutait en silence et continuait à peindre.

—Jenne homme, répondit-il à la fin, serait-ce donc là tout pour vous? Il me semble, pourtant, que l'esprit et l'ordonnance de l'ensemble, que les figures humaines, leurs expressions, leur harmonie entre elles, sont bien aussi quelque chose?

—Sans doute, sans doute, reprit l'autre avec empressement, je suis aussi enthousiasmé, maître de Vrindt, de la rectitude de votre dessin, que de la manière dont sont groupées vos figures; mais il ne faut pas m'en vouloir, si ce sont précisément ce luxe, ces agréments

déliés, et ce qu'il y a de sens profond, caché, dans cette apparente fortune, qui m'émeuvent intimement le cœur, comme à l'insu de lui-même. C'est cela qui m'enchanté et me transporte!

De Vrindt le regarda, et dit: — Mon Dieu, Monsieur, que voulez-vous donc dire? Je ne vous comprends pas bien; sans doute vous vous comprenez mieux vous-même.

De Bos un peu piqué se tut un instant, mais il ne voulut pas se montrer susceptible; il répondit aussi avec aplomb: — Je suis peintre de fleurs, vous le savez, c'est cette partie innocente de la création, ce sont ces enfants de la nature, dont aucune circonstance, aucune école, n'ont altéré les qualités innées, qui parlent le plus à mon cœur, dans leur ingénue beauté et candeur; et je puis dire qu'elles m'expliquent souvent le sens caché qui existe entre elles et le monde. Mon but, mon désir le plus élevé, est de les peindre avec tout leur charme, leur molle magnificence de couleurs, leur délicatesse et leur innocence. J'estime ce but là aussi haut, que jamais artiste ait pu estimer celui qui l'inspirait. Je ne prétends pas rabaisser le mérite des autres productions; la figure humaine est aussi une belle et noble chose; mais qu'il est difficile de la représenter dans son origine beauté et dignité, sans la défigurer par le costume du temps, par les costumes, les passions, etc., tandis que mes fleurs! ah! mes fleurs!

—Oui, sans doute, interrompit de Vrindt, les fleurs sont charmantes en elles-mêmes, et vous vous entendez à les rendre avec une é-

tonnante vérité. Ne me suis-je pas surpris moi-même à vouloir chasser un pavillon, ou un autre insecte des roses sur lesquelles vous l'aviez peint?

De Bos souria complaisamment.

—Vous êtes trop bon! Il est vrai que je réussis quelquefois à rendre avec vérité ces insectes; mais je sais aussi la peine que cela m'a coûtée! Aussi puis-je à présent montrer ma toile et dire: prenez une loupe, prenez un microscope, examinez mes insectes, mes épines, mes étamines, mes corolles, etc., et dites si tout cela n'est pas la plus exacte représentation de la nature!

—Si c'est en cela que vous mettez votre orgueil, répliqua de Vrindt en continuant à peindre, sans lever les yeux, vous avez vraiment atteint le but. Seulement nous ne sommes pas tout à fait du même avis sur ce qui me semble être l'emploi le plus noble de notre art. Moi je le place dans l'expression des affections, des passions, des sentiments, de l'âme, et dans leur reproduction sur la toile avec assez de vérité, pour que celui qui regarde comprenne aussitôt la pensée du peintre, et ressente les impressions qu'il a voulu produire.

—Cependant, reprit de Bos, de grands maîtres n'ont pas dédaigné le genre des fleurs, et vous me permettez de citer Van Dyck... Ah! je vois que votre œil brille à ce nom, comme aussi un éclatant soleil semble se lever dans l'intimité de mon cœur.

—Et puis ensuite, dit de Vrindt en continuant fort impassiblement sa peinture?